

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 45

Artikel: Travaux du mois de novembre
Autor: D'Araules, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256331>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les femmes, à sa vue, retenaient mal un geste d'effroi. Les enfants reueraient précipitamment dans les cours des fermes. Les chiens grondaient autour de ses talons, hargneux, n'attendant qu'un encouragement pour mordre.

De tous, pourtant, lui était le plus mal à son aise. Si son passage semait la peur, les regards méfiants qu'on prolongeait sur lui, derrière les rideaux des fenêtres, lui coupaient les jambes.

A chaque instant, un geste machinal de ses doigts noueux et noirs abatait un peu plus sur ses yeux la visière de sa casquette. Et ses lèvres tremblantes jetaient des noms que leurs propriétaires eussent été bien étonnés d'entendre, sortis de cette bouche :

— François Chanut !... Le grand Laurent ! La bru au père Chevassu !

— Pourvu qu'ils ne me reconnaissent pas, murmurait le vagabond.

Crainte vaine. Qui donc l'aurait reconnu !

A quelques mètres, le bois offrait la fraîcheur de ses dômes et l'asile de ses fourrés. Bientôt le chemin y fut.

De suite il poussa un grand soupir.

— Enfin !

Puis, d'un bras dont la colère doublait l'énergie, il lança sa casquette sur l'épaisseur des halliers.

Ah ! ah ! ah !... je ne crains plus rien à présent !

Il s'était redressé, apparaissait gigantesque, haineux, terrible. Son rire sonnait comme une menace de mort. Une ou deux minutes, pareil à un fauve de ménagerie qui, après des années de captivité, retrouve enfié sa jungle, il respira le parfum de sa forêt.

Son œil d'ancien braconnier, de bagnard évadé de la Nouvelle, plongeait dans l'ombre lointaine, reconnaissait les troncs et les sentiers. Et, peu à peu, la haine quittait son visage. Les heures bonnes de sa vie revenaient à sa mémoire.

Oh ! les belles nuits d'été, les claires nuits de décembre qu'il avait vécues au hasard des taillis ! Les heures délicieusement angoissantes du guet ! Et la seconde trop brève du passage de la bête !

Pourquoi ces immensités que sont les bois n'appartiennent-elles pas à tout le monde ?

Où pourquoi, tout au moins, ne le laissait-on braconner à son aise ?

Le gibier, que son fusil ne manquait jamais, il était tout disposé à l'apporter au château. S'il braconnaît, ce n'était ni par lucre ni par gourmandise ; mais lui demander de renoncer à cette jouissance de tenir au bout de son fusil la bête qu'on a guettée la moitié d'une nuit, c'était perdre son temps. Pourtant il avait femme et enfant. Il n'i-

— Je lui écrirai que Chantal fait pour lui tous les jours sa plus ardente prière !... Il ne faut pas me demander plus, enfant !

— Cela suffit, car je suis sûr qu'il saura lire entre les lignes. Merci, cher oncle Georges ! Soyez béni pour la consolation que vous nous donnez, dit-elle avec élan.

M. de Verneuil entraînait suivi de son neveu.

— Quelle nouvelle gâtée faites-vous à ma fille pour qu'elle vous remercie avec tant d'effusion, mon cher Georges ?...

Celui-ci se troubla comme un écolier pris en défaut.

— Il n'est pas besoin de grand chose pour s'attirer les remerciements de Chantal, balbutia-t-il.

(A suivre.)

gnorait pas qu'il jouait gros jeu à ruser indéfiniment avec le garde. Pendant des années, c'est vrai, il avait pu l'éviter.

L'autre avait beau assourdir le bruit de ses pas, arriver en rampant comme un Comanche, le braconnier le flairait, le distinguait à travers les fourrés les plus épais, le devinait derrière les troncs. Et cette chasse sans merci que lui faisait le garde ne servait qu'à mettre une saveur de plus au fruit défendu.

Mais une nuit, au lieu du gibier, c'était le garde qui avait surgi devant la gâchette du braconnier.

— Cette fois, je te tiens, bandit ! Tu sais ce que je te promets depuis longtemps, tu n'y couperas pas. Trois mois à l'ombre te feront du bien.

— Tu ne feras pas cela Mathé...

Le garde s'était contenté de ricaner.

Je ne le ferai pas... et pourquoi ? Il y a des années que tu te moques de moi, que tu me traites de maladroit et d'imbécile. Tout le pays sait que tu braconnes et que je n'ai jamais pu te pincer... Ah ! je ne le ferai pas !... Pour une fois que je te tiens... Allons, suis-moi. N'aggrave pas ton affaire par une résistance inutile.

— Je te le jure, Mathé, que j'ai chassé aujourd'hui pour la dernière fois. Veux-tu que je casse mon fusil devant toi ?...

— Serment de braconnier. On sait ce qu'ils valent.

— J'ai une femme et une fille, Mathé. Si tu fais ce que tu dis, je serai déshonoré. Personne ne voudra plus m'employer. Qui donc les nourrira ?

— C'est pas mon affaire. Fallait penser à eux plus tôt. En voilà assez. Suis-moi, je te répète.

Sous la poigne brutale du garde, l'homme s'était révolté.

— Tant pis pour toi, rosse !... Tu l'auras voulu.

Mathé était robuste. Mais, d'un geste qu'il n'avait pu éviter, le braconnier l'avait saisi à la gorge, le couchait sans vie sur les feuilles sèches et s'enfuyait épouvanté.

(A suivre.)

Travaux du mois de novembre

Les emblavures de blé terminées, il faut s'empresseur de profiter des quelques beaux jours qui nous viendront avant l'hiver pour préparer la terre en vue des semailles du printemps. Hâtons-nous de mettre la charrue en mouvement. Le sol bien aéré par un labour profond s'assainira sous l'influence de l'hiver. Eviter de le retourner s'il est trop humide et attendre qu'il soit essuyé, car on s'exposerait à gâter la terre si elle est forte et argileuse. L'inconvénient n'existe pas avec une terre légère.

Aussitôt après les premières gelées, on transportera le fumier sur place, en petits tas, pour l'enfouir dès que le temps le permettra. Même soin à prendre pour les champs destinés à recevoir au printemps des plantes sarclées.

Le défrichement des landes et des jachères et le retournement des prairies usées se font aussi en novembre.

Ce mois est d'ordinaire pluvieux, il faut donc veiller avec le plus grand soin à débarrasser le sol de tout excès d'eau qui, dans les terres emblavées ferait pourrir les semences et les jeunes plantes, et dans les terres nues retarderait l'échauffement du sol, le printemps venu. Il importe donc d'assurer partout le par-

fait écoulement des eaux en surveillant le fonctionnement des rigoles et des fossés. Il est en même temps bon de parer aux ravinelements.

Il reste des récoltes à faire, celles des topinambours, des navets, des betteraves et des raves que l'on disposera soigneusement dans les couches des silos en vue de leur conservation, plus intéressante que jamais, par ce temps de disette fourragère.

On continuera les arrosements des prairies jusqu'aux premières gelées, ou à l'apparition de la neige. Les rigoles seront curées et réparées ; on étendra les taupinières et on arrachera les ronces, les carex, les joncs, le chiendent et les bruyères.

Des loisirs seront aussi bien employés au nettoyage des haies et à l'épierrement des trèfles, des sainfoins et des luzernes.

Dans certaines régions, on commence la taille de la vigne qu'on avance rapidement si celle-ci est atteinte de chlorose, afin de pouvoir procéder sans tarder au traitement par le sulfate de fer, traitement qui consiste à badigeonner les plaies de la taille avec une solution à la proportion de 35 0/0 de sulfate.

Il est très bon d'y ajouter du savon noir et de l'huile pour faciliter la pénétration dans le bois. Puisque nous parlons de la vigne, nous rappellerons combien il est prudent de ramasser les feuilles avec soin, de les brûler sur place quand elles sont atteintes de mildiou, d'oïdium, ou de black-rod. Après avoir levé les échelas, on les trempera pour les conserver dans une solution de sulfate de cuivre. Enfin, on arrache les cepcs condamnés et on procède aux labours et aux fumures.

Quand le mauvais temps arrête les travaux extérieurs, la besogne ne manquera pas à la ferme, depuis le battage des céréales et l'engrangement des grains, jusqu'à la fabrication du cidre dans les pays de pommes et la surveillance des celliers où il importe d'avoir fréquemment l'œil sur la façon dont se comportent les vins nouveaux en foudres. Ces travaux d'intérieur sont multiples. Tout particulièrement nous recommanderons de pratiquer dans les bâtiments : écuries, étables, bergeries, porcheries, basses cours, laiteries, un nettoyage minutieux et des aménagements pratiques en vue de l'hiver.

Mais au premier beau jour, retourner aux travaux de plein air. S'il y a des bois dans le domaine, on préparera les terrains à ensemen- cer à la fin de l'hiver. Continuer la taille et l'élagage des jeunes arbres, opérations qui ne sont bonnes, on le sait, que pendant le repos de la sève.

Au verger, plantation en terres sèches des arbres de plein vent, toilette des arbres, grattage des troncs et des grosses branches. A la fin du mois on peut commencer la taille en s'attaquant d'abord aux arbres âgés et à ceux dont les feuilles seront tombées prématurément. Aussitôt le froid menaçant, garantir tous les arbres, soit en les empaillant, soit en leur couvrant le pied d'une grosse motte de terre. A moments perdus, on disposera par couches superposées les noyaux d'abricots, de prunes et de pêches pour les faire stratifier.

Au potager on bêche et on fume les carrés aussitôt libres. On cesse presque totalement les arrosages et les semis en pleine terre sauf pour les mâches, les pois Michaux et de Sainte Catherine et les petits pois. On repique sous cloche les semis de salade d'octobre, et on plante, sur costières riches de terreau, laitues, choux d'York et radis. L'oseille sera replantée sous chassis et les artichauts seront buttés et garantis. On enterrera et on paillera les céleris, on couvrira les pissenlits, et on enjanguera les choux pommés et les choux de Milan. Cette opération devra être renouvelée pour toutes

les plantes restant en place pendant l'hiver.

En novembre, toutes les plantes de serre doivent être rentrées. Aussi, à cette époque, le jardin d'agrément est-il bien dégarni. On en profite pour préparer le sol en vue des semis de printemps. Il n'y a guère que les chrysanthèmes qui puissent rester dehors impunément. On commence la plantation des rosiers, et on sème dès les premiers jours du mois, coquelicots, pavots, et pieds d'alouette. On termine la plantation des oignons de jacinthes, narcisses et tulipes.

Avec la rentrée du bétail, réapparaissent plus pressants les soins à donner au fumier au bon état des conduites de la fosse à purin, à l'arrosage avec le purin des plates-formes ou des fosses à fumer. C'est aussi le moment favorable à la confection des composts dans un coin isolé des cours, le plus loin possible de la maison d'habitation, de la laiterie et des écuries à étables.

Après les durs travaux d'automne, les chevaux surmenés se trouveront bien d'une ration de carottes ou de panais donnée à la place d'une ration d'avoine. Cette remise au vert ramène l'appétit et l'embonpoint tout en rafraîchissant la bête. Elle peut être continuée sans inconvénient pendant une bonne partie de l'hiver. Par le beau temps promener les poulinières et leur poulain une fois la journée.

Régime d'hiver à l'étable : racines et fourrages secs, engraissement de tout le bétail de la ferme destiné à la boucherie. De l'air partout, mais en évitant bien entendu de soumettre les animaux à des courants d'air et à l'action directe du froid.

A la basse-cour, une excellente alimentation pour l'engraissement de la volaille auquel il faut pousser en vue des grandes ventes des fêtes d'hiver, consiste à lui distribuer alternativement des grains et des pommes de terre cuites et écrasées avec du son. Les dindons, si l'on ne peut disposer de bois où ils trouveront des glands ou des faines, devront être comme les oies, mis à un abondant régime de maïs.

Il vaut mieux s'abstenir d'accoupler en cette saison les lapins, à moins que le clapier ne soit bien construit et aménagé chaudement. On donnera des couvertures aux ruches, et on diminuera de plus en plus les ouvertures. De temps à autre les visiter, afin de s'assurer si les réserves sont suffisantes, et au besoin approvisionner à nouveau les substances sucrées.

JEAN D'ARNAULDES.

EN BALLON

Il y a quelques jours, six aéronautes accomplissaient la traversée de la Manche en ballon en poursuivant la conquête de la coupe Gordon-Bennett. Le premier des aéronautes, un Français, eut aussi l'ambition de franchir la Manche, et les exploits de ses successeurs donnent à sa tentative une actualité tout à fait saisissante.

Les Boulonnais appellent le chemin qui conduit de leur ville au cap Griz-Nez, à travers la falaise de Wimereux et les dunes d'Ambleteuse, la Corniche du Nord.

Comme on sort de Wimereux et qu'on commence à gravir la falaise, une petite aiguille de pierre marque le point sanglant où se dénoua une de ces tragédies héroïques dont est faite l'histoire de la science.

En ce lieu vinrent s'abattre et se briser les constructeurs d'aérostats Romain et Pilâtre de Rozier. Après avoir osé le premier s'aventurer dans la nacelle d'un ballon « libre de tout lien

avec la terre », Pilâtre voulait appliquer à la traversée du détroit un mode de direction qu'il avait imaginé.

* * *

« Ce sont des tentatives bien téméraires et bien inutiles que celles de tous ces philosophes, écrit un contemporain de Pilâtre, puisque jamais leurs machines ne les conduiront où ils voudront, et les divers accidents qui sont survenus dans les voyages aériens devraient au moins les rendre sages et les détourner de leurs folles expériences. L'homme est fait pour marcher sur la terre et non pour voler dans les airs. »

La sagesse de ce bourgeois boulonnais nous paraît un peu courte, et Pilâtre, qu'il traitait si rapidement « d'illuminé » et de « fou », semble aujourd'hui avoir raison contre son épais et triomphant bon sens.

Pilâtre de Rozier, qui était professeur de chimie à l'Athénée royal et intendant du Cabinet de physique de Monsieur, avait accompli le 21 octobre 1783, avec le marquis d'Arlandes, le premier voyage aérien. Il avait vogué, au gré du vent, de la Muette au Petit-Gentilly. Depuis, comme Blanchard, comme beaucoup de ses contemporains, tout de suite passionnés par le problème de la navigation aérienne, Pilâtre cherchait à régulariser et à diriger la marche des ballons. Il avait reconnu l'impuissance des différents moteurs ou gouvernails jusqu'alors employés. Mais sa propre expérience lui ayant appris que « des courants aériens de sens différents se superposaient dans l'atmosphère », il pensait qu'il arriverait à se diriger à son gré, s'il pouvait monter et descendre dans l'air sans perdre de gaz et sans jeter de lest et aller ainsi à la recherche des courants favorables.

Dans cette intention, il imagina de placer sous un aérostat rempli de gaz, « rendu inflammable, dit un contemporain, par l'huile de vitriol et la rouille de fer », un cylindre gonflé par un réchaud. Il comptait ainsi augmenter ou diminuer à sa guise la force ascensionnelle en chauffant ou en laissant refroidir le système.

« L'idée théorique, écrivit alors le physicien Charles, est séduisante, mais placer le feu sous un ballon à gaz combustible, c'est mettre la mèche enflammée sous un baril de poudre. »

Pilâtre ne se laissa pas dissuader par la considération du danger que pouvait présenter son entreprise. Il sollicita et obtint du contrôleur général des Finances, Calonne, une subvention assez considérable et fit construire sa machine par les frères Romain. On put la voir durant quelque temps à Paris. « Pilâtre, rapportent les Mémoires secrets de l'époque, fait voir dans une des salles des Tuileries un ballon qu'il appelle improprement une montgolfière depuis qu'il y a adapté un globe qui sera rempli d'air inflammable et que le réchaud avec feu n'en sera que le deuxième agent ; il fait accroire qu'il traversera la mer sur cette diligence aérienne. »

Pilâtre, en effet, fit transporter son ballon à Boulogne dans le courant de décembre 1784. Les habitants de la ville s'enthousiasmèrent pour la tentative et s'empressèrent autour de l'aéronaute et de son appareil.

« C'est un homme qui parle mal, dit l'un d'eux, mais qui montre une grande audace et une activité prodigieuse ; quant au ballon, il est doré comme un bijou, il mesure 102 pieds de circonférence ; s'il n'était aussi immense, ce serait le plus joli colifichet du monde. Du reste, le procédé est nouveau... »

Pilâtre comptait s'élancer des ruines d'une tour bâtie par Caligula sur la grande falaise qui domine Boulogne et la mer de 200 pieds.

Mais les vents contraires, les tempêtes l'arrêtaient, et sa machine, trop exposée, dut être portée plus loin du rivage, sur l'esplanade, devant la porte des Dunes. Aux jours d'accalmie, on lançait des ballons d'essai, mais, à quelque hauteur qu'ils s'élevassent, les courants les repoussaient sur le continent. Le temps passait ; l'enveloppe du ballon, les cordages se détérioraient. Plusieurs fois, Pilâtre, croyant discerner des courants favorables, fit faire les apprêts de son départ.

Une nuit, de vent parut propice. Le bruit courut que Pilâtre partirait à l'aube. Toute la ville se réveilla et courut aux ramparts. Quand le jour parut, les vents tombèrent. Une impatience gagnait la cité. Les sentiments que la population avait montrés à Pilâtre se transformaient. Les Boulonnais le plaisantaient, le chahotaient, des vers satiriques couraient les salons des vieux hôtels et les boutiques des marchands. Bientôt, on alla jusqu'à l'injurier. On le traita communément de « fanfaron », « d'imposteur », de « lâche ». On lui reprocha la subvention qu'il avait obtenue du contrôleur des Finances. E. de Calonne lui-même le manda à Paris et lui adressa des reproches.

Quand Pilâtre revint à Boulogne, on souriait sur son passage et l'on ne croyait plus à son voyage. Cependant, dans la nuit du 14 au 15 juin, le système des vents parut modifié et Pilâtre fit préparer le départ. Les conditions dans lesquelles il allait tenter la traversée du détroit lui paraissaient cependant bien peu satisfaisantes puisqu'il repoussa les offres du marquis de Maisonfort qui lui offrait 200 louis pour s'embarquer avec lui, en protestant que « l'expérience était trop peu sûre pour qu'il voulût exposer la vie d'un autre ». Il emmenait cependant le constructeur de l'aérostat, l'ainé des frères Romain.

Les remparts de la vieille ville, si larges qu'ils forment un boulevard planté d'arbres, les fenêtres des maisons voisines, les rues qui aboutissent à l'esplanade étaient envahis dès l'aube par les curieux.

« A 7 heures du matin, écrit un témoin qui signe Michel Dubuisson, son ballon étant enfin plein d'air inflammable, Pilâtre se mit avec Romain dedans la galerie et partit de l'Esplanade après avoir annoncé son départ par trois coups de canon. Ils s'élevèrent dans l'air à la hauteur d'environ quatre mille huit cents toises. »

« Le vent de la terre était d'amont, mais ils ne le trouvèrent pas longtemps dans cette direction en l'air. A peine furent-ils au dessus de la mer qu'ils furent repoussés sur la terre de France, le voile ou le globe se partagea en trois parties, l'air s'enflamma à l'air de la chaleur du soleil qui était ardent ce jour-là, et, avant qu'il fût 7 h. 1/2, le tout tomba, repoussé par le vent, dans la garenne de Wimille, près de la rivière de Wimereux, où une multitude de peuple étant couru de la ville trouvèrent les débris de la machine avec de Rozier mort, ayant les cuisses et jambes rompues, peu éloigné de Romain encore vivant qui expira aussi dans le moment, ayant les jambes fracassées. »

Leurs corps mutilés furent ensevelis dans le petit cimetière de Wimille, où les liserons de mer, les églantines et les ronces sauvages leur tressent chaque année des couronnes fleuries. Un monument gris, qui borde la route de Calais, fut élevé un an plus tard au-dessus de leur tombe. Les mêmes hommes qui les avaient baffoués, insultés, calomniés, qui les avaient incités à entreprendre leur ascension dans des conditions incertaines, les pleurèrent et les honorèrent. « L'estime, la douleur et l'amitié, lit-on sur leur pierre tombale, leur ont élevé ce monument. »

Au milieu de ces inscriptions, un mot, jété